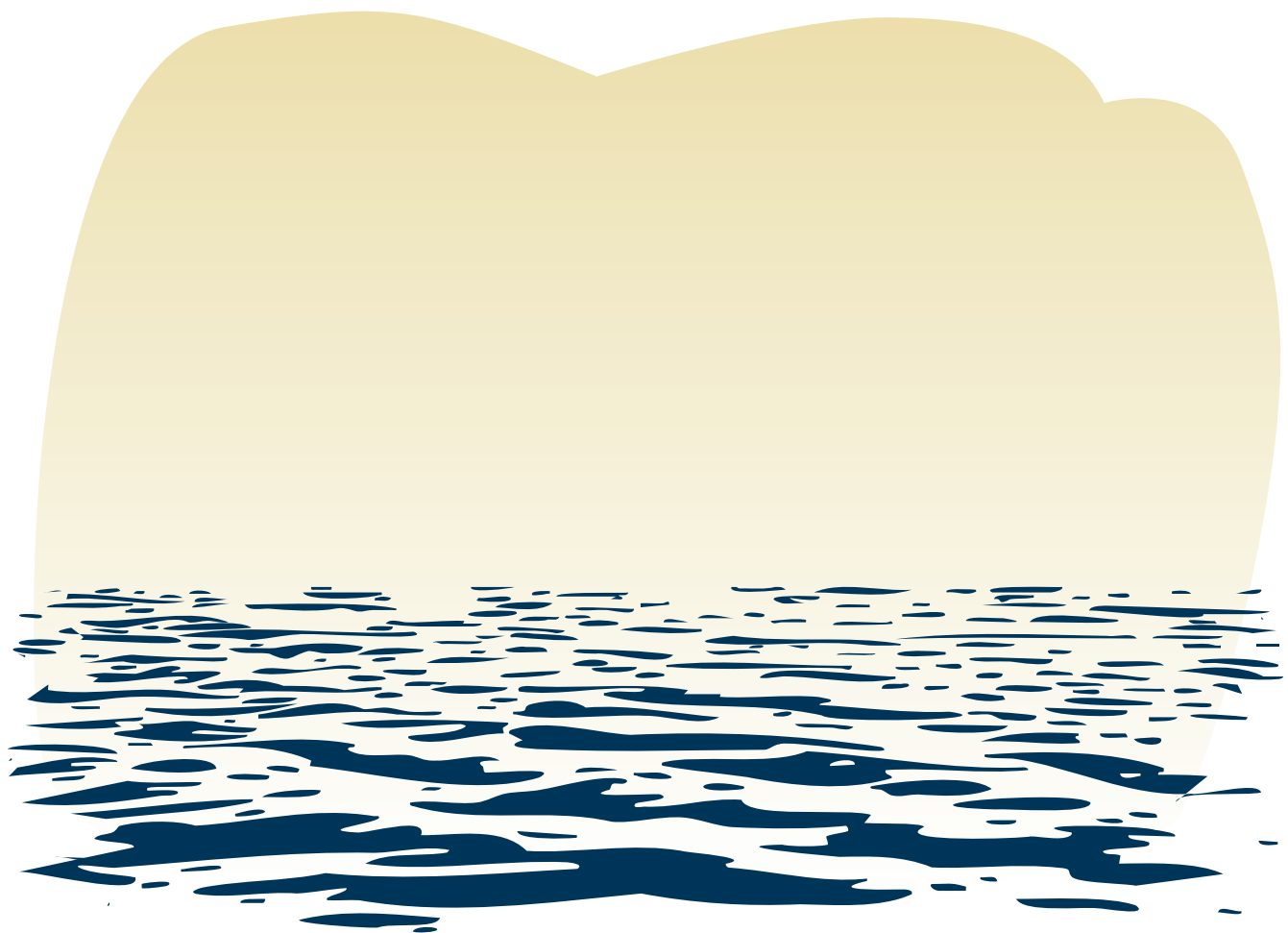




DOSSIER DE PRODUCTION



PRODUCTIONS

30 Quai de Rive Neuve,
13007 Marseille
04 96 17 80 04
06 27 09 94 75

www.theatre-lacrie.com

La Rive

Conception et mise en scène

Louise Vignaud

Compagnie **La Résolue**

CRÉATION PRINTEMPS 2027

La Rive

Conception et mise en scène **Louise Vignaud**
Compagnie **La Résolue**

Avec **Cécile Bournay, Rachida Brakni, Mohamed Brikat, Charlotte Femand, Nine de Montal, Sven Narbonne, Mickael Pinelli, Thomas Rortais**

Accompagné-es d'un chœur de cinq femmes comédiennes amatrices, recrutées en lien avec les lieux.

Écriture et Mise en scène **Louise Vignaud** Assistanat à la mise en scène **Clàudia Bochaca-Sabarich**
Régie générale **Nicolas Hénault** Scénographie **Irène Vignaud** Lumières **Sarah Marcotte** Son **Orane Duclos** Costumes **Alex Costantino**

CRÉATION

Mars 2027, La Criée - Théâtre national de Marseille

Production déléguée | Compagnie La Résolue & La Criée - Théâtre National de Marseille

Coproductions | Les Théâtres Aix-Marseille, Théâtre Molière Sète - Scène Nationale de l'étang de Thau, Pôle Arts de la Scène - Friche de la Belle de Mai, Comédie de Béthune, Théâtre de Lorient

Partenaires en discussion | Théâtre Dijon Bourgogne, Théâtre National de Nice, Théâtre Nanterre - Amandiers, Le Bateau Feu - Scène nationale de Dunkerque, Théâtre de Villefranche, Les Salins - Scène Nationale de Martigues (construction de la production en cours)

Accueil en résidence | Compagnie PEL-MEL Groupe, Scènes du Grütli Genève, Théâtre de Cahors - Cahors Agglo

La Rive est une création théâtrale contemporaine inspirée de quatre tragédies d'Euripide (*Les Troyennes*, *Les Phéniciennes*, *Les Suppliantes*, *Les Bacchantes*), qui interroge notre rapport aux frontières – géographiques, politiques, intimes – à travers des destins de femmes percutées par la guerre.

Ancré dans le bassin méditerranéen, le spectacle tisse des trajectoires féminines contemporaines prises dans un même basculement historique : une ville brûle, un monde se défait, et avec lui les repères identitaires, temporels et affectifs. Les récits s'entrelacent sous le regard d'un chœur de femmes, figures de la mémoire et du deuil, dans une dramaturgie chorale et fragmentée.

Ni adaptation des textes antiques ni reconstitution réaliste, *La Rive* propose un dialogue entre tragédie ancienne et monde contemporain. Les mythes y sont convoqués comme des socles, des strates profondes sur lesquelles se projettent les fractures de notre présent : guerres, exils, effacement des corps féminins, répétition des violences historiques.

Pensé comme un grand récit épique et sensible, *La Rive* cherche à faire résonner les voix d'hier et d'aujourd'hui pour offrir au public une expérience théâtrale puissante, où l'intime et le politique se répondent. Un spectacle comme un requiem pour une mer blessée, et une invitation à regarder autrement nos frontières et nos responsabilités.

À L'ORIGINE

Au départ, il y a une rencontre, qui offre la possibilité de voir plus loin, ou autrement.

Cette fois, c'est avec Euripide. Le dernier des tragédiens grecs, celui par qui la tragédie pousse son chant du cygne. Car les héros n'y sont plus des héros. Malmenés, ils y sont interrogés dans leur humanité. Les dieux s'effacent au profit des hommes, qui se retrouvent confrontés à leur responsabilité. Le regard se déporte. Il s'attache aussi aux victimes de la tragédie, notamment les femmes, les sœurs, les mères, et pose la question d'un monde violent, de guerres, de départs, de crimes, de deuils, qui leur est imposé.

Quatre pièces retiennent plus spécifiquement mon attention. Leurs titres ne sont pas des noms de héros ou d'héroïnes, mais ceux de chœurs de femmes. Ces femmes, ce sont les Troyennes, les captives, qui s'interrogent sur leur avenir après l'extermination de leur ville et de leurs familles. Ce sont les Phéniciennes, les étrangères, qui assistent avec sidération au déchirement d'Étéocle et Polynice qui, au nom de l'héritage, provoquent la ruine de la ville où elles ont trouvé refuge. Ce sont les Suppliantes, les mères endeuillées, qui viennent réclamer les corps de leurs fils morts à la guerre pour leur offrir une sépulture digne de ce nom. Il y a paradoxalement comme un air de déjà vu avec notre monde contemporain. L'hier nous semble familier.

Il y a enfin celles qu'on nomme avec effroi les Bacchantes, celles par qui le désordre arrive. Mais de quel désordre parle-t-on ? De quel point de vue ? À la fin de sa vie, le vieux poète philosophe revient sur l'origine de la tragédie avant de se retirer et se taire. Comme un avertissement : le refus de l'autre, de la possibilité d'une ouverture, l'éloge de la frontière ne peuvent conduire qu'au désordre et au drame. Tout est question de regard. Dionysos propose de voir autrement, encore faut-il ne pas en avoir peur, au risque de sombrer.

La rencontre littéraire se double d'une rencontre architecturale. En 2018, peu de temps avant de commencer les répétitions de *Rebibbia*, je marche à Catane sur les pas de Goliarda Sapienza. Catane, ville sombre aux milles lumières, aux milles histoires. Ville tragique : vivre intensément car un jour, l'Etna coulera. Une porte d'immeuble, terriblement banale. Un sésame si on la pousse, car derrière se cache un amphithéâtre romain. L'espace s'ouvre, respire au cœur de la ville. Sur ses ruines, des maisons se sont accolées, une église baroque aussi. D'un coup, le choc du temps et son vertige. Je ressens dans ce lieu chargé d'histoire, chargé de mythe, une clé : l'expression physique, architecturale, de l'humain sans cesse réinventé mais sans s'oublier.

Ce spectacle ne sera ni une mise en scène des pièces d'Euripide, ni l'histoire de l'amphithéâtre. Mais ils seront là, comme des socles. Présents et absents. Originels. Le monde dans lequel je vis se referme de plus en plus sur lui-même, et cela me terrifie. Je pensais que les murs étaient tombés, je découvre qu'on les chérit tant qu'on cherche toujours à en construire de plus grands. Des murs de pierre, de barbelés, des murs de peur. La tragédie ne nous a pas quitté. C'est elle que je veux continuer à interroger. Faire son récit d'aujourd'hui en dialoguant avec celle d'hier. Les temps se superposent et nous racontent.

LE RÉCIT

Quatre femmes – Cassandra, Eleni, Myrto et Jocaste – vivent dans quatre pays différents, sans se connaître. Une guerre éclate et leurs existences se fissurent. Sous l'impact du chaos, incarné par Bromios, les frontières se brouillent : celles des territoires, du temps, et même des mythes, qui viennent se superposer au réel.

Par leurs parcours parallèles, la pièce raconte comment la guerre transforme les individus, détruit les repères et pousse chacun vers des gestes extrêmes : fuir, frapper, espérer encore, ou s'effondrer. Leurs histoires se répondent et composent un même récit : celui de femmes percutées par la guerre, arrachées à leur quotidien, confrontées à des choix impossibles. Autour d'elles, un chœur de femmes en noir veille, scrute, fouille la terre et la mémoire, refusant que la disparition devienne silence.

Face à la répétition éternelle des conflits et à la tentation du désespoir, ce sont les femmes – survivantes, chercheuses, obstinées – qui portent encore le geste de résistance. Elles cherchent, chantent, marchent, pour empêcher l'histoire de se réduire à ses ruines et ouvrir la possibilité d'un autrement.

« L'oubli n'est autre chose qu'un palimpseste. Qu'un accident survienne, et tous les effacements revivent dans les interlignes de la mémoire étonnée. »

Victor Hugo

NOTE D'ÉCRITURE

Je cherche un théâtre qui ne nous raconte pas à un moment donné, mais nous raconte en perspective, en nous offrant la possibilité de nous affranchir du cadre de notre réalité quotidienne. Lorsqu'il agrandit le regard. Lorsqu'il nous permet de raconter la société non comme une entité isolée, mais comme la face d'un prisme plus vaste, par la force du récit. C'est en tant que metteuse en scène de théâtre que j'écris : la proposition littéraire est déjà proposition de théâtralité, et donc de pensée. Je conçois l'espace clos du plateau comme le lieu de la transversalité, la possibilité de rassembler des histoires a priori étrangères les unes aux autres.

Ce projet vient après *Nuit d'Octobre*, où l'on suivait des destins liés par le massacre de la nuit du 17 octobre 1961. Si le point de départ du texte diffère, les questions qui le sous-tendent demeurent : la différence, le silence, le deuil, la possibilité de fraternité face à la brutalité du récit. De même que sa construction littéraire : des destins chassés, entrecroisés. Des histoires parallèles qui se percutent, se répercutent les unes sur les autres. Je travaille une dramaturgie de la tapisserie : je tisse des fils distincts et colorés pour fabriquer un tout.

Dans ce projet, je voudrais explorer la notion de frontière : les frontières physiques, les frontières mentales. Celles qui nous sont imposées, celles au contraire que l'on veut, que l'on construit, celles aussi que l'on cherche à détruire. La frontière amène un autre thème, intrinsèquement lié : l'autre. Celui qui nous est étrange et étranger. Celui qui vient de l'autre côté.

Euripide est à l'origine du projet : il me servira de guide. Un dialogue à quelques siècles d'intervalle. Parfois cité, parfois effleuré. Parfois oublié pour être mieux restitué. Il n'est resté pas moins qu'à travers son théâtre, ce sont les motifs tragiques que je veux explorer. Si la tragédie réside dans la connaissance, ce qui se révèle à nous, il s'agira d'interroger l'incertitude, l'inquiétude comme fondement du tragique. De mettre en jeu des personnages qui font l'expérience de cette détresse de l'existence.

Le récit s'articulera autour de destins de femmes, en écho avec les quatre pièces d'Euripide que sont *Les Troyennes*, *Les Phéniennes*, *Les Suppliantes* et *Les Bacchantes*. Quatre tragédies, chacune pensée dans son présent propre, pour une seule et même épopée. Quatre destins qui basculent lorsque la fatalité se saisit d'elles. Alors naît le dénuement et la fébrilité d'une vie engagée dans l'existence. Et ces destins parsemés se font chœur, écho d'un même monde.

J'aime cette citation de Mahmoud Darwich qui dit avoir « renoncé à la poésie politique et limitée quant à ses significations, [mais pas] pour autant à la résistance esthétique au sens large ». Elle aussi guide mon travail qui vient scruter les empreintes humaines de l'Histoire. On part toujours de son expérience personnelle. Ici, il est question du choc du monde et de sa douleur.

**Vous craignez donc ces corps, une fois inhumés ?
De quoi avez-vous peur ? Qu'ils ne minent le sol de Thèbes
quand ils seront dessous ? Que dans les replis de la terre
ils ne procréent des fils desquels viendrait une
vengeance ?
Sottise et paroles perdues, vaines, misérables terreurs !
Connaissez donc, ô insensés, les souffrances des
hommes.**

C'est terrible, la géographie
Le fait de se définir par une géographie
Ça veut dire quoi ?
Tu viens d'où toi ?
Tu es une parcelle de terre, un lieu, des limitations
Tu es un territoire fermé, contraint
Il me faut quoi pour aller là-bas quand je suis ici ?
Pour être ici quand je suis ailleurs.
Je suis nulle part mais je suis là
Et toi tu viens d'où ?
Demain je pars
Pour aller où ?
Tu pars, tu quittes, tu traverses
Tu fuis, tu espères
Tu disparais d'une carte pour entrer dans une
autre, ton corps glisse le long des traits, crayon
qui dessine ton destin sur une feuille à remplir
Tu réapparaîs, disparais
Tu n'existes nulle part parce que tu ne seras jamais
que ta géographie d'origine
Lié à elle
Irrémédiablement

Nous étions sept mères, nous avions sept fils.
Ô malheureuses que nous sommes !
Privées d'eux et de leur appui,
douloureuse vieillesse, celle qui nous attend !
Nous ne comptons plus ni parmi les morts,
ni parmi les vivants.
Nulle part n'est plus notre place.
Il me reste les larmes,
les tristes monuments du deuil dans la maison,
cheveux coupés, couronnes déposées, libations
pour le défunts,
et les chants dont le blond Apollon ne veut pas.
Tôt réveillée par mon chagrin,
chaque matin je tremperai de larmes
ma poitrine et les plis de ma robe.

Une greffe
Un corps étranger viable, en forme, qui vient remplacer
une partie de mon corps malade
Il y a des risques, parfois on le rejette
L'étranger
Le corps
L'organe
Parfois le corps le refuse, la machine s'emballe,
c'est un peu la panique. Alors pour éviter tout
risque de contamination, de destruction, on l'enlève
On l'expulse
On le retire. On attend. Et on recommence
Et si on l'intègre
Si on le –
Oui, si tout va bien, les autres organes entrent en
communication avec lui et la machine se remet
en route. Ça prend un peu de temps, bien sûr.
Mais peu à peu on revient à la normale
Comme avant.
Avec un corps fonctionnel
Sortir de la chambre, revoir le monde, retourner
au travail
Vous me parlez comme si j'étais malade
Mais je suis –
En guerre. Je suis en guerre. Pas malade. En
guerre. Et je vis. Vous me proposez de vivre autrement.
De vivre autre. Pourtant je vis. Et jusque là
je n'ai pas besoin qu'un autre se glisse en moi
pour marcher droit.

Si *La Rive* puise ses racines dans la tragédie antique, c'est pour mieux interroger notre présent. Le projet fait le pari que les mythes ne sont pas des récits du passé, mais des outils pour penser le monde contemporain et ses impasses.

Les guerres aux portes de l'Europe et ailleurs, les flux migratoires, les frontières meurtrières, la répétition des cycles de violence, mais aussi l'effacement des voix féminines dans les récits historiques et médiatiques traversent en filigrane l'écriture du spectacle. En plaçant des destins de femmes au cœur du récit, *La Rive* déplace le regard : elle raconte l'Histoire depuis ses marges, depuis celles et ceux qui subissent les décisions politiques sans jamais en être les auteurs.

Le spectacle ne propose ni réponse ni solution. Il affirme cependant la nécessité de regarder ces réalités en face, sans simplification ni didactisme. Son impact réside dans sa capacité à créer un choc sensible, à rendre perceptible ce que les chiffres, les discours ou l'actualité continue tendent à anesthésier.

En faisant dialoguer passé et présent, *La Rive* invite le public à prendre conscience de la continuité tragique de notre monde, mais aussi de la responsabilité collective qui en découle. Le théâtre devient alors un lieu de mémoire active, un espace où l'émotion ouvre à la pensée, et où le partage d'une expérience esthétique peut réactiver le désir de fraternité.

LE PLATEAU

Lorsque je pense à ce spectacle, c'est la vision de l'amphithéâtre de Catane qui revient, toujours. C'est aussi un pan de mur dans un chantier sur lequel on a découvert un reste de fresque. La trace d'une épaule, d'une couleur, d'un oiseau. C'est un projet qui amène à penser la coexistence de l'ancien et du moderne. Le plateau comme un chantier, un terrain de fouille, un terrain de jeu.

Le récit que je propose est spatialement éclaté. Il n'y est donc pas question de réalisme, ni de vraisemblance, mais d'inserts de réalités dans un espace libre, offert à la circulation des corps. Le travail du plateau propose un zoo m du regard dans un espace donné (zoom permis par le travail de la lumière, du son, de l'accessoire), mais la partie est toujours prise dans un tout. Le spectateur oscille entre le focus et la globalité, l'émotion et la mise à distance.

Le plateau propose un monde en soi. Puisque focus il y a, il n'en reste pas moins que le reste de l'espace continue à exister. Se poser la question de la simultanéité : comment les situations interagissent, laissent des traces, s'accumulent. Comment le vide, lorsqu'il advient, en est d'autant plus impactant.

J'aime quand les différents langages du théâtre, la scénographie, le son, la lumière, le costume, le maquillage, parfois la vidéo, entrent en frictions, à l'image de l'amphithéâtre de Catane et des époques qui s'y superposent. Parfois contradictoires, parfois complémentaires, ils ne racontent pas la même chose au même moment, ne prennent pas en charge la même partie du récit, mais font chacun leur part. Et côte à côte, en se superposant à leur tour, ils racontent une même histoire, un même monde.

Ce monde est habité, par des corps. Un récit choral, aux multiples voix, incarné par sept comédien.ne.s, à définir en fonction de l'écriture. Si les trois femmes sont toujours jouées par les trois mêmes actrices, elles sont entourées par différents acteurs, jouant plusieurs rôles, et dont les visages et les langues circulent d'une histoire à l'autre. Pour rendre compte du vertige, en éprouver la sensation physique, se laisser traverser, heurter par lui.

Un spectacle tragique et épique, dans un grand souffle.

Un requiem pour une mer blessée..

LE CHŒUR DE FEMMES : UN PROJET ARTISTIQUE ET SOCIAL

Au cœur de *La Rive* se déploie un geste artistique singulier : la création et l'intégration d'un chœur de femmes amatrices. Pensé comme un projet autonome autant qu'indissociable du spectacle, ce chœur constitue une expérience artistique, humaine et sociale à part entière. Loin d'un dispositif de médiation périphérique, le chœur est conçu comme une force dramaturgique centrale. Héritier direct de la tragédie antique, il incarne la mémoire, le deuil, la résistance et la parole collective. Sa présence sur le plateau tout au long des représentations inscrit dans la chair même du spectacle une pluralité de voix et de trajectoires contemporaines.

Dans la tragédie grecque, le chœur est le lieu de la communauté : il observe, commente, pleure, résiste, transmet. En faisant le choix d'un chœur composé de femmes non professionnelles, je souhaite réactiver cette fonction originelle tout en la confrontant à notre présent. Ces femmes portent en elles des récits souvent absents des scènes institutionnelles : récits de vies traversées par des frontières sociales, géographiques ou symboliques ; récits de luttes silencieuses, de solidarités, de résistances quotidiennes. Leur présence ne vise pas à représenter une catégorie sociale, mais à faire exister des corps et des voix rarement visibles dans l'espace théâtral.

Le chœur se construit dans le temps long, à travers un parcours de création partagé avec l'équipe artistique et le lieu d'accueil. Ce travail comprend : des ateliers réguliers de pratique théâtrale (voix, chœur, écoute, présence scénique), un travail sur la parole collective et le texte, une familiarisation progressive avec les exigences du plateau professionnel, une intégration pleine et entière aux répétitions et aux représentations. Ce temps long est essentiel : il permet aux participantes de s'appropriier l'espace scénique, de développer une confiance individuelle et collective, et de s'inscrire durablement dans le projet. Il garantit également une véritable qualité artistique, fondée sur l'exigence, la rigueur et le respect mutuel.

Le chœur de femmes est présent sur le plateau tout au long du spectacle. Cette continuité affirme un choix artistique et politique clair : celui de ne pas reléguer ces voix à la périphérie, mais de les placer au cœur du récit. Leur présence agit comme un contrepoint aux figures professionnelles : elle brouille les hiérarchies, interroge les notions de légitimité et redéfinit les contours du collectif théâtral. Le chœur devient un espace de résonance entre fiction et réel, entre mythe et contemporanéité.

LOUISE VIGNAUD

AUTRICE ET METTEUSE EN SCÈNE

Louise Vignaud est autrice et metteuse en scène. Diplômée de l'École Nationale Supérieure de la rue d'Ulm en mars 2012 et de l'Ensatt en octobre 2014, elle travaille à sa sortie d'école comme assistante auprès de Christian Schiaretti, Michel Raskine, Claudia Stavisky, Richard Brunel et Michael Delaunoy. Elle présente à la Comédie de Valence une mise en scène du *Bruit des os qui craquent* de Suzanne Lebeau en janvier 2015 dans le cadre des Controverses.

En 2014, elle participe avec Maxime Mansion et Julie Guichard à la création du festival En Acte(s) dédié aux écritures contemporaines, pour lequel elle met en scène *Ton tendre silence me violente plus que tout* de Joséphine Chaffin, *Tigre fantôme ! ou l'art de faire accoucher ce qu'on veut à n'importe qui* de Romain Nicolas, *La tête sous l'eau* de Myriam Boudenia et *Vadim à la dérive* d'Adrien Cornaggia.

En 2014 également, elle crée à Lyon la compagnie La Résolue avec laquelle elle met en scène *Calderon* de Pier Paolo Pasolini, *La nuit juste avant les forêts* de Bernard-Marie Koltès et *Tailleur pour dames* de Georges Feydeau. Associée au Théâtre National Populaire de 2018 à 2020, elle y met en scène *Le Misanthrope* de Molière, *Rebibbia* d'après Goliarda Sapienza et *Agatha* de Marguerite Duras.

En 2018, elle met en scène *Phèdre* de Sénèque au Studio-Théâtre de la Comédie-Française. Elle retrouve la troupe en 2022 au Théâtre du Vieux-Colombier pour le 400^e anniversaire de la naissance de Molière, avec *Le Crépuscule des singes*, une pièce co-écrite pour l'occasion avec Alison Cosson, d'après les vies et œuvres de Molière et Mikhaïl Boulgakov, parue aux éditions L'avant-scène théâtre.

Entre 2017 et 2021, elle dirige le Théâtre de Clochards Célestes, à Lyon, où elle met en scène en 2018 *Le Quai de Ouistreham* de Florence Aubenas.

Elle fait ses débuts à l'opéra grâce à la Co(opéra)tive pour laquelle elle met en scène en novembre 2020 *La Dame Blanche* de François-Adrien Boieldieu, sous la direction musicale de Nicolas Simon. Elle suit entre mars 2021 et juillet 2022 la résidence jeunes créatrices d'opéra à l'Académie du Festival d'Aix-en-Provence, encadrée par Katie Mitchell. Elle met en scène en février 2023 *Zaïde* de Mozart dans une coproduction de l'Opéra de Rennes, Nantes-Angers Opéra, l'Opéra Grand Avignon et le Théâtre de Cornouaille / Scène Nationale de Quimper.

Actuellement artiste associée à la Comédie de Béthune et à La Criée à Marseille, elle crée en octobre 2023 *Nuit d'Octobre*, pièce co-écrite avec Myriam Boudenia, qu'elle accompagne d'une forme satellite, *Les yeux grand ouvert*, qu'elle écrit et lit. En 2024, elle adapte et met en scène *La tête sous l'eau*, d'après un texte de Myriam Boudenia, qu'elle propose en décentralisation.

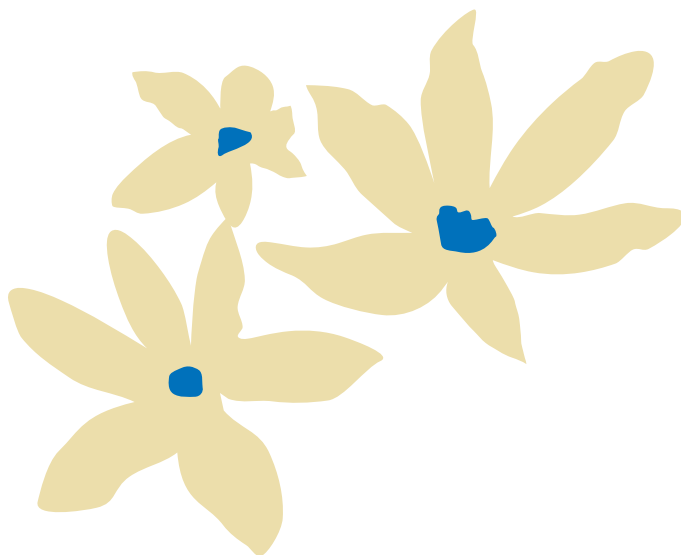
Soucieuse du lien avec le public autour des projets, elle propose de nombreux ateliers, principalement dans les établissements scolaires et pénitentiaires.

LA COMPAGNIE

La compagnie La Résolue est une compagnie de théâtre fondée à Lyon en 2014. Aujourd'hui implantée à Marseille, elle est conventionnée par la D.R.A.C. Provence – Alpes – Côte d'Azur. La direction artistique de la compagnie est assurée par l'autrice et metteuse en scène Louise Vignaud.

La compagnie propose des spectacles inspirés de textes contemporains ou classiques où il est question d'exclusion et d'humiliation, de la vulnérabilité des rapports humains et de notre relation à la mémoire. Le traitement apporté aux rôles féminins ou masculins, petits ou grands, se veut égalitariste.

Ses spectacles mettent en valeur un travail collectif, au service d'une théâtralité organique : la recherche d'une esthétique forte et un jeu d'acteur où la langue et les corps ne font qu'un, dans une exploration des frictions entre normalité et étrangeté.



CONTACTS PRODUCTION

LA CRIÉE - THÉÂTRE NATIONAL DE MARSEILLE

Hélène Courault – Directrice des productions et conseil à la programmation
04 96 17 80 29 | h.courault@theatre-lacrie.com

Jean-Baptiste Derouault – Directeur adjoint des productions
06 11 65 33 45 | jb.derouault@theatre-lacrie.com



PRODUCTIONS

30 Quai de Rive Neuve,
13007 Marseille
04 96 17 80 04
06 27 09 94 75

www.theatre-lacrie.com